

Lucie Mayrand

LA MAISON ROUGE BRIQUE

feuilleton



www.luciemayrand.com

épisode deux

L'Ermite

L'Ermite

Je vis ici depuis aussi longtemps que la forêt derrière. Je l'ai vue reconquérir son territoire, lentement mais sûrement, quand il a été plus payant d'aller gagner son pain dans les entrailles des mines d'or que de cultiver à l'air libre le blé pour le confectionner.

Dans la région, on ne saurait me décrire. On n'a pas vraiment idée de mon âge, de mon sexe ou de mon apparence. Cela dit, je sais qu'on me considère parmi les bonnes personnes du voisinage.

J'ai beau être d'une discrétion extrême, personne ne prendrait le risque de me reprocher quoi que ce soit. Ma propriété est modestement, mais agréablement tenue et son entretien hebdomadaire est assuré.

Ne pas chercher à se lier d'amitié avec l'Ermite, surnom qui me va à ravir, cela indique qu'en plus que d'être au courant, on respecte mon enfermement volontaire. Il va sans dire que ce droit acquis va de pair avec mon ancienneté.

On peut dire que je suis la rumeur la plus tenace des alentours, incluant le village tout entier. Si l'on désire parler de moi, c'est pour souligner mon implication dans la communauté. Les organismes locaux savent qu'ils peuvent compter sur une aide financière récurrente de ma part. Pour l'exécution de divers travaux, je ne recrute que des gens d'ici. Encore là, je ne suis pas chiche. Comme je me le dis souvent, une bonne réputation, c'est ce dont on a le plus besoin dans la vie. Et pour le reste, il y a l'internet où garder l'anonymat est un jeu d'enfant.

Je suis une personne très occupée. Je consacre la majeure partie de mes journées à l'observation de mon milieu. C'est plus de travail qu'il n'y paraît. Quand ils ne s'en rendent pas compte, les êtres humains deviennent tout à

fait fascinants. Contrairement à monsieur Vé, je ne fouine pas. Mon intention n'est certainement pas d'attirer l'attention de qui que ce soit, encore moins d'entretenir toutes sortes de commérages ou autres cancans. C'est l'activité générale, le quotidien en action que je tente de saisir.

J'ai sous les yeux une télé-réalité faite pour moi. Elle met en vedette de vraies existences, visibles d'une fenêtre ou d'une autre à l'étage, ignorantes du rôle qu'elles jouent dans ma vie. Je procède avec grande prudence. La probabilité que quelqu'un à l'extérieur lève la tête et me repère est quasi nulle, mais on ne sait jamais.

Dans leur temps libre, mes personnages se livrent à toutes sortes de massages et autres nettoyages. Parfois, plus rarement maintenant, des enfants s'amuse, naïfs et insouciant, en criant de joie.

Les adultes se paient un décor extérieur à l'image des magazines. Toutefois, lors des belles journées d'été, peu s'étendent au soleil, barbotent dans leur piscine hors terre ou s'installent à l'ombre de leur gigantesque parasol pour lire. En général, mes voisins s'activent, font des aller-retour en automobile, tondent le gazon ou passent la souffleuse à neige.

Mais ils ne parviennent pas à m'ennuyer. Ils m'offrent toujours quelques détails additionnels. Ont-ils l'obligation de respecter un horaire quelconque? Sont-ils de mauvaise humeur à la suite d'une prise de bec avec leur partenaire ou leur ado? Comment s'organisent les familles reconstituées avec la garde partagée? Le quotidien des gens de nos jours n'est pas de tout repos.

Je ne m'explique pas encore ce qui les motive à se fatiguer de la sorte. Je n'envie ni ne jalouse leur rythme de vie. Pour ma part, je considère que j'ai mieux à faire avant de quitter cette Terre. Mais c'est plus fort que moi, j'ai besoin de les comprendre. Individuellement mystérieux, attirants à divers niveaux, leurs buts tout autant que leurs actions me les rendent attachants.

Par bonheur, se trouvent près de chez moi des cas particuliers. Monsieur Vé, par exemple. Je le crois d'une ambiguïté généreuse. Bien qu'à cheval sur d'anciens principes auxquels il s'accroche au point d'avoir fait fuir ses propres enfants, de temps à autre, il serait bien capable de les contourner pour parvenir à ses fins.

Je pense qu'il peut remplir les rôles d'auteur, d'acteur et de réalisateur

dans un nouveau téléroman qui s'apprête à défiler sous mes yeux. J'ai l'œil sur lui depuis quelques jours. Je le vois dominer le petit groupe qui s'attroupe parfois près de chez lui. C'est dans sa nature de créer et de mettre en scène des histoires captivantes.

Monsieur Vé possède le don de l'intrigue. Je le soupçonne même de jouer à l'espion. Carrément. Son suspect semble être le jeune homme dont le nom m'échappe, le fils du vieux qui ne va pas bien du tout à la maison rouge brique.

Je recueille beaucoup d'information juste à voir monsieur Vé commérer avec d'autres curieux. Puisqu'il ne fait pas dans la subtilité, son langage non verbal est d'une richesse rappelant la tragicomédie de films muets.

Les moments plus calmes m'offrent l'occasion de réfléchir sur tout et sur rien, sur ce qui a du sens ou n'en a pas.

Posséder un chien de nos jours, voilà un sujet qui me trotte dans la tête depuis quelque temps. Quand j'étais jeune, à la campagne, ces bêtes servaient surtout de système d'alarme. Les voisins étaient éloignés les uns des autres.

Mes grands-parents paternels gardaient dans la cour un chien de bonne taille, attaché en permanence. Médor était un labrador croisé avec un berger allemand, noir jusqu'au fond de son regard. À défaut de niche, sa longue chaîne lui permettait de s'abriter dans la remise à bois toujours grande ouverte. Nos visites familiales, comme la venue impromptue d'animaux sauvages dans les parages, ne passaient pas inaperçues. Les aboiements retentissaient au loin, comme portés par la brise dans l'air rural. J'étais bien jeune à l'époque et je faisais attention de garder mes distances.

Une fois, mon grand-père, voulant peut-être taquiner ma bravoure, m'a envoyé lui porter sa gamelle après le souper. Ça le faisait rigoler de voir que j'avais la trouille. Son rire fort, ponctué des quintes de toux du gros fumeur qu'il était, a éclaté de plus belle à mon retour à l'intérieur.

J'ai ressenti une grande fierté à me sortir indemne de la mission qu'il m'avait confiée. L'aventure allait se transformer maintes fois en histoire abracadabrante. Noël après Noël, j'aimais bien la réentendre, car grand-papa l'étoffait, parfois en ma faveur et d'autres fois, en celle de son gros chien noir. Mais la version originale, elle, est bien gravée dans ma mémoire.

Le bol rempli de restants de table, je l'avais déposé au sol trop loin de Médor. J'avais vraiment peur qu'il s' imagine que ma main fasse partie de son repas. À l'aide du balai que grand-maman laissait sur le perron, j'avais poussé lentement le récipient jusqu'à sa portée. Le gros noiraud tout excité grondait et la bave dégoulinait de sa gueule immense à chaque jappement qu'il m'adressait. Exprimait-il sa joie ou de la colère? Je n'en avais aucune idée. En moins de deux, le goinfre avait avalé les morceaux entiers. J'avais rapporté le bol vide à la cuisine. Une belle pointe de tarte aux fraises des champs m'y attendait, pour me *raplomber*. Ma grand-mère raplombait souvent ses petits-enfants avec ses remèdes préférés, de succulents desserts.

Jusqu'à récemment, la relation entre les races humaine et canine était à des années-lumière de mes préoccupations. Aujourd'hui, je m'interroge, songeant à ce que j'ai observé à la maison rouge brique. Il y vivait un bel animal, une magnifique Danoise.

Son nom, Maggy, trahissait son sexe. Le nom qu'on lui attribuait, Tabarnac, révélait toute l'affection que le vieillard lui portait. Entendre hurler la détresse des journées ennuyeuses de Maggy cassait vraiment les oreilles. Elle avait du coffre en plus d'une endurance remarquable. J'avoue avoir nourri dans mon esprit des solutions finales à son problème.

J'étais, malgré tout, incapable de lui en vouloir. Laisée fin seule à vivoter à l'intérieur d'une zone somme toute restreinte, Maggy n'avait vraisemblablement droit qu'à de rares instants de présence de l'un de ses propriétaires. Qui plus est, les tempéraments opposés de ses deux maîtres lui donnaient du fil à retordre. À l'approche du vieux fou, elle émettait un silement aigu puis s'écrasait au sol en signe de soumission.

Au crépuscule, les jappements cessaient. J'avais du mal à comprendre pourquoi. J'ai donc décidé de laisser tomber mes séances d'observation de l'avant-midi et d'être au poste à l'une des fenêtres de l'étage en soirée. Ainsi, en plus de me payer la grasse matinée, j'ai su la raison du calme retrouvé en fin de journée. Le fils lui rendait de longues visites. Lorsque le vieux père partait en balade à bord d'une voiture de police, il se permettait même de rester auprès d'elle durant des heures.

Il fallait les voir fin seuls à l'extérieur, durant ces soirées tranquilles où tout ce qui donnait signe de vie par les vitrines voisines provenait des écrans géants des cinémas maison. J'ai bien aimé assister à ces moments d'échanges affectueux, à ce qui peut ressembler à une relation humaine en-

vers un chien.

Maggy sautillait, s'affolait de bonheur. Le fils lui avait appris à se retenir d'aboyer en sa présence et à se coucher sur le côté pour bénéficier de caresses apaisantes et de séances de grattage derrière les oreilles. Du haut de ma tour d'ivoire, je me félicitais d'avoir fait preuve de souplesse dans mon horaire de travail.

Puis, est arrivé un beau jour qui n'en a pas été un pour la pauvre Danoise. Elle est devenue invisible. Invisible, mais pas inaudible.

C'était l'été dernier. Le fils quittait la maison rouge brique chaque matin. Ce devait être lui qui enfermait la chienne dans l'immense garage avant de monter à bord de sa camionnette. Pour quelle raison ? Allez savoir. Son vieux père ne se donnait même plus la peine de sortir la menacer avec sa canne.

La pauvre bête, elle, respectait à la lettre sa routine d'aboiements désespérés. Les murs de sa vaste prison atténuaient à peine son déluge de décibels. Elle nous offrait quelques minutes de répit lorsque le fils allait la nourrir à son retour en fin d'après-midi. C'était plus tard, en soirée, que je la revoyais attachée à sa niche dehors.

La Danoise reposait enfin ses cordes vocales durant le rituel pratiqué par son maître préféré, fort probablement une fois le vieux mis au lit.

Je m'étonnais de voir que cet homme, peut-être pas si jeune, mais tout de même dans la force de l'âge, préférerait la solitude de la nuit à l'effervescence du jour. Même si je ne jouis d'aucune crédibilité pour le juger, j'ai fini par me dire qu'après tout, d'autres que moi ont le droit d'apprécier les plaisirs d'une vie en harmonie avec soi.

À la fin août, une surprise plus grande m'attendait lors d'un épisode névrotique du vieux paternel. J'ai peut-être été la seule personne à me rendre compte de l'absence de réaction de Maggy, emprisonnée ! Autre chose. Les déplacements des policiers, plusieurs étrangers, tout autour et près du garage rouge brique auraient dû déclencher l'une de ses longues séquences de hurlements à fendre l'âme. Au contraire, elle est demeurée anormalement silencieuse. Morte de peur d'entendre les cris du fou furieux à l'extérieur ? Ou morte tout court ?

Durant cet état de siège, j'imitais mes voisins. C'était plutôt eux qui me

copiaient, mais là n'est pas la question. J'observais attentivement le déroulement de l'intervention. Plus encore, j'attendais patiemment que l'un des agents se décide à jeter un coup d'œil à l'intérieur du garage. Les policiers ne pouvaient pas ne pas être au courant. Et pourtant, ils agissaient comme si je n'avais jamais déposé de plaintes dénonçant le confinement abusif de la pauvre chienne.

Je n'ai jamais ressenti ce désir, qu'on dit puissant, d'inclure un chien dans mon quotidien, d'en faire un ami, d'en prendre soin. Ou un chat. Ou n'importe quel animal de compagnie. Cela ne m'empêche pas de vouloir leur bon traitement. Quelqu'un a sûrement déjà dit, et avec raison, qu'il n'existe pas vraiment de mauvais chiens. Par contre, ces derniers ne sont pas à l'abri des mauvais maîtres.

Je commence à avoir faim. Un bon bol de potage au rutabaga sera parfait avant d'entreprendre mon quart de travail du soir.

